

Encordées, de Micheline Morin, 1936

Une belle amitié alpine (pp. 41-44)

Depuis quelque temps, M^{lle} Mary Paillon s'entraînait à la montagne en compagnie de son frère Maurice Paillon et de sa mère M^{me} Jane Paillon. Cette dernière, dotée d'une résistance physique exceptionnelle, devait faire de longues randonnées jusqu'à un âge très avancé. A soixante ans passés, elle supporta un bivouac à plus de trois mille mètres au pied du Cervin ; à soixante-quinze ans, elle traversa la chaîne de Belledone et marcha dix-neuf heures dans la neige par un froid de - 18° !

Héritière d'une pareille santé, élevée à une telle école, Mary Paillon ne pouvait que devenir une montagnarde accomplie, endurcie à toutes les fatigues.

En août 1888, un jour qu'elle était à La Grave, l'hôtelier Juge vint la chercher en toute hâte pour lui montrer au télescope un spectacle étonnant : pour la première fois, on voyait flotter une jupe sur la plus haute cime de la Meije ! C'était Miss Richardson qui venait de réussir la première féminine du Grand Pic ou Pointe Occidentale.

Il y avait déjà longtemps que Miss Richardson projetait cette course lorsqu'elle apprit un beau jour qu'une femme, dont on ne put lui dire le nom, la convoitait aussi. Elle se précipita à La Bérarde, pour découvrir en arrivant que seule sa propre réputation l'avait précédée, et qu'en somme, elle avait couru après son ombre !

Quelque temps après cet événement, Mary Paillon traversait la Brèche de la Meije. En arrivant à La Bérarde, le guide présenta l'une à l'autre les deux alpinistes anglaise et française, et c'est ainsi que débuta cette longue et fidèle amitié que la mort seule devait interrompre.

Miss Katherine Richardson avait déjà un passé alpin extrêmement brillant et sa liste de courses, au moins aussi belle que celle de Miss Brevoort, aurait pu faire envie à plus d'un confrère masculin¹.

C'était une femme d'une endurance peu commune². « *Elle ne dort pas, ne mange pas et marche comme un diable* », disait d'elle un de ses guides, peut-être Emile Rey avec qui elle fit de nombreuses courses. En effet, lorsqu'elle réussit la première traversée de l'Aiguille de Bionassay au Dôme du Goûter — traversée réputée impraticable, disait Coolidge — elle quitta la Cantine de la Visaille (1.659 mètres) à minuit quinze, arriva au sommet de l'Aiguille de Bionassay (4.052 mètres) à dix heures, et au Dôme (4.304 mètres) à treize heures vingt, après la traversée des arêtes, dont cent mètres en glace vive durent être franchis à cheval. Elle voulait continuer sur le sommet du Mont-Blanc, mais celui-ci ayant mis son chapeau, elle abandonna la dernière partie de l'ascension.

C'était aussi une grimpeuse remarquable, « *elle glisse sur le rocher comme un lézard* », disait Michel Payot.

Après leur rencontre à La Bérarde, Miss Richardson et Mary Paillon unirent leur sort et marchèrent ensemble. Quand elles firent, en 1891, la première féminine de la Méridionale d'Arves, aux abords du sommet, M^{lle} Paillon voulut s'effacer pour laisser passer sa compagne ; mais celle-ci, avec une délicatesse charmante, insista : « *Montez la première, dit-elle, j'ai la Meije, prenez l'Aiguille d'Arves.* »

A charge de revanche. A la Meije Orientale, dont elles réussirent avec Emile Rey la première féminine en 1893, Mary Paillon voulut que son amie fut encordée devant elle afin qu'à son tour elle put cueillir ce sommet.

Toutes deux faisaient leurs courses en jupes, qu'elles relevaient au-dessus du genou, à l'aide de boutons, lorsque l'escalade devenait vraiment acrobatique. Cependant, à la Méridionale d'Arves, pour être plus à l'aise, elles les enlevèrent complètement et Maximin Gaspard ne voulut plus ensuite les leur rendre : « Mais non, mais non, c'est bien mieux ainsi. Vous ressemblez à un petit soldat italien », disait-il à Miss Richardson. Et les deux femmes regagnèrent La Grave dans leur tenue de haute montagne.

M^{lle} Marv Paillon, dont la vue n'était pas excellente, portait des lorgnons ; mais elle était obligée de les enlever dans les passages difficiles, toutes les fois que ses verres ne lui permettaient plus de juger de la distance avec une précision suffisante. Bientôt ses yeux s'affaiblirent au point qu'un jour, en descendant du Pelvoux entre son amie et son frère, elle ne vit pas la marche que celui-ci venait de tailler dans la neige dure et, délibérément, mit son pied à côté. Sa chute fut immédiatement enrayée par Miss Richardson qui tendit la corde. Ce petit incident, insignifiant en lui-même, était lourd de conséquence ; il fit comprendre à la pauvre M^{lle} Paillon qu'hélas ! sa carrière d'alpiniste était terminée. C'eût été folie que de vouloir persévérer. Elle renonça donc à la montagne et Miss Richardson, par un raffinement de délicatesse comme seuls peuvent en avoir les uns pour les autres les véritables amis, y renonça elle aussi.

Pour ne pas abandonner la compagne qui, pendant si longtemps, avait partagé ses joies et ses misères alpines, Miss Richardson vint se fixer à Oullins, chez Mlle Paillon ; c'est là qu'elle finit ses jours.

Et maintenant, Mlle Paillon vit seule dans la grande maison familiale, pleine des souvenirs de son amie. Elle est devenue presque aveugle ; néanmoins, son visage s'éclaire encore lorsqu'on lui parle des montagnes qu'elle aima et qui furent pendant si longtemps un des grands intérêts de sa vie.

¹ En cinq jours : Aiguille Verte, Aiguille de Talèfre, traversée du Petit au Grand Dru ; en huit jours : Cervin, Mont Rose, Weisshorn, Rothorn – quel temps merveilleux ne dut-il pas faire ! — Première traversée du Piz Palu (1879), première traversée Aiguille de Bionassay au Dôme du Goûter (1888). — Voie nouvelle au Chardonnet. — Première traversée des Ecrins du Sud au Nord. — Premières féminines : traversée des Charmoz, Grand Pic de la Meije, Meije orientale, Méridionale d'Arves.

² Elle fit la première féminine du Grand Pic de la Meije en partant de La Bérarde, et le lendemain de cette expédition elle quitta de nouveau La Bérarde, à minuit, pour la première traversée des Ecrins. Elle était de retour à 17 heures 30.